

SISTERON ET LE PAYS SISTERONNAIS

Le 8 juin 1969, les Sisteronnais, sous le signe d'une rencontre, celle des Gavots du Bas et du Haut pays, ont dressé une pierre (vous la verrez peut-être) là où s'élevait avant 1944, et depuis le XIV^e siècle, la porte nord de la ville dite Porte du Dauphiné. Sur cette pierre on a gravé des textes à la gloire de notre terre, une terre abreuvée de labeur, gorgée d'histoire et pétrie de beauté. Ces textes, nous les placerons en liminaire des trois volets que nous voulons ouvrir sous vos yeux pour vous présenter, comme c'est l'usage, la ville et le pays qui vous accueillent.



« Sisteroun, moun endré, lou ro, lou caperoun è la clau dé Prouvenço. » (C'est Mistral, dans sa Reine Jeanne.)

Et au XVI^e siècle, on écrit d'elle : « Sisteron, forto ville de gran passage par passa los mons. »

Elle fut cela de tout temps, un seuil, un verrou fermant deux pays, une ville pour passer les monts. Le seuil, c'est le glacier qui l'a creusé, ouvrant sa route à la Durance. Mais la vallée n'accueillit des hommes que longtemps plus tard, quand ce pays, labouré par les eaux et les dernières glaces, se fut réchauffé, humanisé.

Quelques haches, des pointes de flèches, voilà le mésolithique qui témoigne d'une première occupation. Viennent des bracelets de bronze de la Tène, trouvés au nord de la ville, pour attendre le peuple des Sogiontiï, qui ont fondé peut-être la future Segustero, ou les Voconces, qui par les Baronniees ont peut-être tenu ce pays. Quel que soit ce peuple, au II^e siècle avant notre ère, des relations existent avec Marseille : en témoigne le trésor d'oboles massaliotes trouvé à Bayons, au nord-ouest de Sisteron, en 1843.

Auguste installe cinq siècles de romanité. Notre ville est désormais "Segustero". Elle est nommée dans l'itinéraire d'Antonin et les Gobelets de Vicarello. Dans la Notitia elle a rang de civitas. Elle figure sur la carte de Peutinger. Elle est déjà une station sur une route et, ce qu'elle sera toujours (en témoignent les bombardements de 1944), un lieu de passage obligé. Des découvertes fortuites, suivies de fouilles en 1946, en nous rendant les beaux restes que vous verrez au Musée, témoignent de l'importance de Segustero qui voit se retrancher, vers 410, dans la proche vallée de Saint-Geniez, le mystérieux, Pintrigant Dardanus.

Au tout début du VI^e siècle, un évêque de Sisteron, Jean, paraît dans l'Histoire. Est-il le premier évêque de notre cité, et celle-ci la dernière cité de l'ancienne Provincia à recevoir un évêque ? Digne, Gap, Senez, Embrun, Riez ont-ils accueilli plus tôt la parole du Christ ? Etions-nous si païens que nous devons attendre l'an 500 pour avoir un pasteur ? Des noms peut-être nous manquent, comme nous manque le triens mérovingien qui mettrait Sisteron au rang des ateliers monétaires de cette région, où sont recensés Die, Embrun, Gap si proches, Senez, peut-être.

Puis, c'est la confusion des partages, des frontières, des couloirs, sous les faibles successeurs de Clovis. Lombards, Saxons nous ravagent gaiement. Après la pause carolingienne, aurore au bout de la nuit, nous sommes Bourguignons de nouveau et arrimés sur une des routes d'Italie qui véhiculent, avec le chassé-croisé des ambitions, tous les désordres et les pillages.

Maintenant, c'est de la mer que vient le péril. Les Sarrasins se dressent. On en parle encore ! En même temps que Guillaume I^{er} les chassait du Fraxinet, saint Bevons, selon Laplane, écrasait les nôtres sous la « Pierre Impie », à l'ouest de Sisteron. Légende ? histoire ? — les deux sans doute, transmises comme une geste.

Quand la Provence s'organise (sous la tutelle des lointains Empereurs), Sisteron est aux mains de la puissante famille des Pons de Nice. Ces vicomtes, avides et turbulents, s'effacent finalement devant les comtes de Forcalquier. Sisteron est la place vraiment forte du petit Etat dont nous allons désormais suivre la destinée. C'est un peu pour le château de Sisteron qu'Alphonse d'Aragon et Guillaume IV en viennent aux mains. Tous deux, la même année, dit Laplane dans sa langue grave et belle, « descendent au tombeau ».

Le comté de Provence est noué de nouveau, tandis que Sisteron, devant le Gapençais qui devient dauphinois, est vraiment la poterne de l'Etat provençal. Notre histoire est la vôtre désormais, avec la saillie des fastes et des malheurs locaux. Ce sont ces derniers que nous allons décliner au fil du temps.

Raymond-Bérenger V lègue ses Etats à Béatrix. La Provence entre en mouvance française. C'est de Sisteron, de l'église des Cordeliers, le 20 juin 1238 qu'est daté cet acte essentiel.

En 1286, les Etats de Provence siègent à Sisteron : c'est pour délibérer sur les moyens de délivrer Charles II, lequel va nous accorder, première conquête des libertés sisteronnaises, la belle charte que renferme notre « Livre Vert ».

1333, Robert accorde à la ville son premier conseil, au sens moderne du mot.

1348, la peste noire nous visite. Jamais plus nous n'atteindrons le chiffre probable de 12.000 habitants où la maladie taille et tranche à vif.

De 1370 à 1380, les bandes armées, venues de France à la faveur des trêves de la guerre anglaise, menacent Sisteron : Arnaud de Cervole, Raymond de Turenne jettent l'alarme. Les fortifications vieilles sont jugées peu sûres ; on élève de nouveaux remparts, on approfondit les fossés, on rase les faubourgs, on dresse les tours que nous admirons.

En 1382, la reine Jeanne s'endort à Muro, comme chacun sait, entre deux matelas. Trois ans plus tard, Sisteron était toujours dans l'incertitude quant au sort tragique de la reine. Chose à peine croyable (et l'on se plaint aujourd'hui de la lenteur du courrier) !

1408, le roi Louis II honore la cité d'une visite. L'hiver est rude. Le souverain loge rue Saunerie. Afin qu'il n'ait point trop froid, on étend de la paille dans son appartement, « seul luxe, dit Laplane, que permirent les finances du temps ».

François I^{er}, après Marignan, retrouve les reines à Sisteron. Tout cède à la gloire du jeune Roi, tout, sauf Sophie Volland, de Manosque, où le Roi s'est arrêté comme vous !

De 1560 à 1595, les luttes religieuses font à Sisteron une tapisserie de gloire et de malheur. Sur le fond sanglant passent comme des ombres tragiques ces soldats qui ont nom : La Valette, Mau-

vans, Tende, Sommerive, Lesdiguières. En 1562, après un siège de six mois, la garnison et 3.000 protestants s'enfuient, dans la nuit du 12 septembre, à la faveur d'un orage, par la « Porte-Sauve » qu'ils baptisent à jamais. A marches forcées, leur troupe gagne l'Ubaye, le Briançonnais. Ils arriveront quelques centaines à Lyon, au terme d'un indicible calvaire.

En ce temps, Sisteron, de 1591 à 1593, possède un atelier monétaire. Cinq ou six fonctionnent en Provence — au compte de tous les partis. Sisteron frappait au nom d'Henri IV. Des centaines de milliers de pignatelles et des quelques écus d'or qui y furent battus, ironie de la loi du nombre, pas un seul exemplaire ne nous est parvenu.

Pour le prix de la messe que l'on sait, Henri IV cependant refait la France. Sisteron panse ses blessures, répare la voûte crevée de sa cathédrale, reconstruit ses églises : les Cordeliers, la Baume. Jean Erard restaure la Citadelle, la refond, lui donne le visage que nous connaissons. Il y a dans la ville un urbanisme du XVI^e siècle finissant qui se lit partout encore, nous le verrons ce soir, dans le dédale des vieilles rues.

1613 : l'application du nouvel impôt de la Traite foraine, la maladresse peut-être du conseiller aixois de Brez, venu promulguer l'édit, mettent la cité en fureur. Il s'ensuit un mouvement que semblent soutenir les consuls : de Brez est assassiné sauvagement avec quelques membres de sa suite. On veut un châtiment exemplaire : les tours et les fortifications seront rasées, la ville perdra ses privilèges ! Mais l'évêque Toussaint de Glandevès-Cuges court à Paris, se jette aux pieds du roi et obtient les lettres de rémission, que l'on a peintes naïvement sur son portrait dans la salle voisine.

L'affaire de Brez a-t-elle si profondément marqué la ville ? De fait, au sortir, Sisteron en semble prostrée. Le XVII^e, le XVIII^e siècle n'y ont pas d'histoire. Si la peste de 1630 touche la ville, celle du malheureux Estelle, que « l'histoire grinçante », pour reprendre une terrible expression, a stigmatisé, épargne Sisteron.

La Révolution est sans excès, se heurtant d'abord à une population dans son ensemble hostile aux idées nouvelles, comme l'a montré Pierre de Gombert. Il fallut la pression de Marseille pour que s'instaure une « société populaire ». Dès lors, la ville est parta-

gée et oscillera, en une sorte de mouvement pendulaire, de la droite à la gauche si l'on veut. L'événement de Paris, d'où qu'il vienne, était senti à Sisteron, mais amorti, semble-t-il, et transposé par des hommes qui surent garder leur sang-froid toujours.

Certes, ici et là des ressentiments, des vengeances, quelques actes de brigandage, sous couleur politique, comme cette arrestation du Trésor, en l'an VIII, dans les graviers du Riou à Salignac, que Paul Arène nous a contée parce que, dans son enfance, on en parlait encore aux veillées. En tout, des haines qui se sont éteintes dans l'ordre que l'Empire sut restaurer et auquel tout le monde aspirait.

Le 5 mars 1815, Napoléon surgit. Nous verrons demain à la Citadelle comment il doubla Sisteron. En s'éloignant sur la route de Gap, l'Empereur emporte la Grande Histoire. Le XIX^e siècle n'est plus qu'affaires de clocher, grisaille où seules les élections jettent des lueurs de passions, à moins que deux sociétés de musique rivales ne se volent la nuit, par un beau clair de lune, le Fiosque municipal.

1914 : quatre années d'attente après ce dimanche d'août où des hommes joyeux partirent pour une guerre qu'ils n'imaginaient pas. Combien ne sont pas revenus des boues de Dieuze et de Verdun ? Leurs noms, dans chaque village, au front des petits monuments, disent pourquoi Saint-Geniez, Salignac, Sourribes sont aujourd'hui « plus riches de morts que de vivants ».

1944 : l'histoire majuscule rentre en scène ; la Résistance libère les prisonniers politiques de la Citadelle. Le 15 août, un injustifiable bombardement détruit une partie de la ville, endommage la forteresse. Sisteron pleure 400 morts.

Il faut panser tant de blessures. Depuis vingt-cinq ans on s'y emploie. Une municipalité active, intelligente, ouverte à tous les problèmes, donne un essor nouveau à Sisteron.

Voilà pour l'histoire.



La mère de Francis Jammes était sisteronnaise (on le sait bien peu) et le poète d'Hasparen, qui a tant aimé les petits ânes, est venu à Sisteron en 1890. Il y séjourna deux mois, d'une maison amie à l'autre et, devant ce pays qui se donne à lui, il écrit un jour :

« Ceci est le pays pauvre et beau de ma mère
Où la terre caieuse offre l'olive amère. »

Ces deux vers de Jammes cernent assez bien la terre sisteronnaise, partant, le tableau économique de Sisteron vers 1890. Paul Arène, dans ses contes, dans « Domnine », dans « Jean des Figues », l'avait brossé déjà, en bon historien de notre société.

Trois classes se partagent alors la ville. Les paysans, les plus nombreux, habitent le haut et bas quartier, cultivent les terres achetées ici et là dans le proche environ de Sisteron, à force de travail et d'économies. Ce cultivateur citadin a son olivette à Mont-Gervi, sa vigne sur le coteau de la Baume, à la Chaumiane ou au Tor un champ de blé planté d'amandiers. Il part chaque matin avec son petit âne, cousin de "Blanquet". Il vit de ses terres, plus ou moins bien, se louant encore à la journée chez le bourgeois, voire l'artisan ou le commerçant.

Ces derniers constituent le deuxième état de la ville. Ils demeurent rue Droite, rue Saunerie, dans le quartier où s'écoule le passage et se nouent les affaires. Ils tiennent boutique, et, accessoirement, font valoir un bien hérité ou acquis grâce au négoce.

A cette classe à l'aise, mais où règne le même esprit d'épargne, se superpose une bourgeoisie faite des rentiers, des membres des professions libérales et de quelques gentilshommes qui vendent leurs terres, petit à petit, à qui sait les travailler ou les faire valoir.

Au demeurant, tout le monde se connaît et s'estime à sa valeur. Cela fait une grande famille, non sans quelques brouilles, quelques disputes, mais une famille quand même, qui aime son pays jalousement.

Cet état de choses, qui plongeait ses racines dans notre plus lointain passé et que la Révolution modifia à peine, il était réservé à 1914 de le bouleverser. Face à la mutation des valeurs, des fortunes, à l'évolution des techniques, disparaît lentement le « paysan sisteronnais », dont le domaine parcellaire n'est pas adapté à l'agriculture moderne. Ses fils demandent un emploi au commerce et à l'artisanat qui se sont développés, aux usines qui s'implantent, à la fonction publique largement hospitalière. Le

rentier aussi a disparu, ruiné par l'Etat à qui il avait fait confiance. La société qu'a peinte Paul Arène s'est éteinte ; « Maître Cabridens », « Médéric » ne sont plus.

Et, au sein de mutations qui s'amplifient, il semble que Sisteron trouve un bon équilibre, un avenir confiant. D'autant que la ville, forte de son capital de beauté, demande, reçoit et doit recevoir plus encore de cette industrie moderne qu'est le tourisme, le complément de ses nécessités économiques.

Un fois de plus, c'est la route qui est en jeu. Et ce sera, enfin, notre dernier propos.



Un jour qu'Arène et son frère revenaient du jardin de Fonfrédière qu'ils possédaient à la Baume, le poète, s'arrêtant sur le pont de la Durance et embrassant le site grandiose, le pressant sur son cœur un peu, dit à son cadet : « Mais enfin, toi qui as voyagé beaucoup, connais-tu un pays plus beau que celui-ci ? »

Et c'est vrai que ce pays est beau et que les hommes, de leurs mains mortelles, ont su accorder leur œuvre aux formes de la nature, « au jeu immortel des titans ».

Si l'on écrit un jour l'histoire du tourisme à Sisteron, nous ne savons quel premier voyageur il faudra nommer.

Hannibal ? Après tout, comme on sait de moins en moins où le chef borgne est passé, chacun ayant bonne raison, nous pouvons dire aussi qu'il a traversé ce pays.

Auguste ? Dardanus peut-être, mais il était inquiet. Nos roches escarpées durent le séduire, mais c'était pour leur demander sécurité.

Louis II de Provence ? Mais il avait des soucis financiers, et puis de la paille pour chauffage ! Ce n'est pas encore de confort qu'il s'agissait !

Saint Vincent Ferrier ? Il ne voyait que des âmes.

François I^{er} auréolé de Marignan ? Mais on s'en est emparé à Manosque.

Le cardinal Claude de Lorraine, voyageur pressé ?

François de Boulier, évêque de Fréjus, observateur de Charles IX au concile de Trente ? Celui-là du moins s'est arrêté : il repose sous le chœur des Cordeliers.

Au XVII^e siècle, nous ne voyons que le Père de Martelange, mais c'est un hôte de marque, et en échange de son logement, il nous a laissé les sept dessins précieux de la Bibliothèque Nationale : ils comptent parmi les plus beaux du père jésuite. Le modèle, il est vrai, pouvait inspirer son crayon génial.

Faut-il verser au compte du tourisme le « retour de l'île d'Elbe », ce voyage si bien organisé ? Mais si l'Empereur admira la Citadelle, ce ne fut que pour le silence de ses vingt et un canons.

Dès lors, dans le XIX^e siècle qui améliore nos chemins, jette des ponts sur les gués, on voit passer les peintres sur leur route d'Italie. Ils s'arrêtent, fascinés. Ils ont nom : Debelle, Bourgeois, Jacotet, Robida, Wimper, bons paysagistes qui illustrent les albums de voyages qu'on fait autour des chambres. Le plus grand de tous est Harding. Sa vue de Sisteron prise du pont de la Baume est un chef-d'œuvre et notre légitime orgueil.

Puis, le chemin de fer remonte la Durance. En 1870 il atteint Sisteron. Il est, avant la voiture, le promoteur du tourisme. On vient séjourner pour « la fraîcheur des nuits d'été », dit un journal de l'époque. L'industrie hôtelière s'organise. Le temps n'est pas loin où les auberges vont écrire sur leurs portes : « Confort moderne, eau courante chaude et froide ».

Alors, l'automobile, qui a pris du souffle, se risque sur nos routes poudreuses et nullement pressées. Un soir, avec sa petite « 5 CV Citron », Jean-Louis Vaudoyer arrive à Sisteron. Il vient pour ses Beautés de la Provence écrire vingt pages délicieuses sur la cité de Paul Arène. De ces pages, nous avons détaché, comme un signe et une formule, ou le produit d'une équation esthétique, ces quelques lignes :

« Sisteron est bien la perle de la Haute-Provence, une perle baroque, boursoufflée, tuméfiée, née de la patiente colère d'un torrent. »

« Sisteron est une ville extraordinaire où l'on songe moins au travail de mains mortelles qu'au jeu immortel des Titans. »



Et, dans cette « ville extraordinaire », on est heureux toujours de recevoir des hôtes. Fût-ce l'intimidant congrès de votre Fédération !

Pierre COLOMB.